WILLIAM WALDORF ASTOR.

Un Prince-Consort AMERICAIN.

Les Américains, toujours impatients et amusés d'étonner la vieille Europe, viennent de faire une découverte qui les inonde de joie—et d'orgueil.

Ils partent d'une hypothèse tragique: "Supposez, disent-ils, le trépas prématuré du duc d'York, de la duchesse de Fife et de leurs enfants; qui serait appelé au trône d'Angleterre? "La princesse Victoria de Galles." Mais cet avènement en entraînerait un autre: celui d'un prince-consort.... américain, William Waldorf Astor."

Comment! Y aurait il donc promesse de mariage entre cette princesse et ce roi du milliard? Peut-être.... ou du moins le bruit en court.

Voici comme on raisonne:

Depuis la mort de sa femme, survenue il y a environ deux ans, W. W. Astor a transféré son domicile en Angleterre, où il a acheté le château de Cliveden.

Il y a donné récemment, en l'honneur du prince de Galles, une fête féerique, qui n'était pas pour nuire à la réalisation d'un désir très vif, celui d'être créé baronnet, ni pour desservir de secrètes et plus hautes aspirations.

Mais le fait significatif par excellence est, dit-on, celui-ci—qui sait?—la princesse Maud, lors de son mariage, aurait été autorisée à accepter de lui, un merveilleux diamant. La famille royale n'accepte pas les présents de toutes mains et les refuse si ses relations avec le donateur ne comportent pas cette marque de courtoisie ou d'intimité. Donc W. W. Astor est un intime.

Il est intime aussi par d'autres preuves et selon des indices d'un autre ordre....

On sait en effet que le prince de Galles ne jouit que d'un revenu de deux millions cinq cent mille francs: mince situation si on la compare à celle de certains sujets de la Reine qui possèdent des revenus s'élevant jusqu'à vingt millions et dépassant parfois ce chiffre. Ce n'est donc un secret pour personne qu'à diverses reprises le Prince dut avoir recours aux emprunts, et que son plus fort créancier fut sir James Mackensie.

Lorsque ce dernier mourut, il y a huit ans, le prince se trouvait—dit-on—lui devoir vingt-cinq millions de francs que lui réclama le fils du défunt.

Faut-il rappeler aussi telle fameuse partie de baccara, où l'on prétendit que les Wilson avaient été amenés à avancer au prince cinq millions de francs, que le baron Hirsch aurait pris à sa charge avec le surplus de la dette contractée en la même circonstance? Ce fut là le principe des relations qui valurent au prince mille ennuis et maintes injures.

Par surcroît de malchance, le baron Hirsch vint à mourir. Ses héritiers réclamèrent, et l'on suppose que le prince, menacé d'un procès scandaleux, fut trop heureux de rencontrer un sauveur qui ne serait autre que W. W. Astor. Belle occasion pour celui-ci de s'attacher le futur roi d'Angleterre par les liens de la reconnaissance. De là, visite du prince à Cliveden, suivie de visites d'autres membres de la famille royale, invitations fréquentes à Sandringham: de là, suppositions que si W. W. Astor demandait la main de la princesse Victoria, il y aurait des chances qu'on ne la lui refusât point....

La naissance? Cet obstacle n'a pas arrêté la famille royale quand elle accueillit parmi ses membres le marquis de Lorne et le duc de Fife.

C'est par pure courtoisie que John Campbell, esq., est appelé marquis de Lorne, et dans tous les actes publics, le mari de la princesse Louise n'est pas désigné autrement que comme "John Campbell, communément appelé marquis de Lorne."

Le duc de Fife ne doit son titre qu'à la gracieuseté de la Reine, qui le lui conféra le jour de son mariage avec la princesse Louise-Victoria, fille aînée du prince et de la princesse de Galles. Le fondateur de sa famille est Adam Duff, un colporteur écossais, qui vivait au commencement du dix-huitième siècle.

Que William Waldorf Astor, petit-fils de John Jacob Astor, colporteur allemand, soit plus incapable que le duc de Fife de faire bonne figure à la Cour, avec un titre de duc de Cliveden octroyé par Sa Gracieuse Majesté le jour de son mariage avec sa petite-fille, c'est ce qui ne saurait entrer dans la tête de l'Oncle Sam. Et, entre ces deux descendants de colporteurs, il penche naturellement vers son archimillionnaire de neveau, qui aura au moins le mérite, à ses yeux, de redorer le blason d'une des princesses de la famille royale d'Angleterre.

L'aristocratie anglaise partage, dit on, les idées de l'Oncle Sam à ce sujet. Voici par exemple la duchesse de Bucclench, grande maîtresse de la maison de la Reine, jadis très hostile à l'invasion américaine, qui a accepté plusieurs invitations à Cliveden; voici la comtesse Gowper, la marquise de Londonderry, et tant d'autres grandes dames, dont la haute influence a contribué à introduire le millionnaire américain dans l'intimité du prince et de la princesse de Galles, et qui ont fini par le considérer comme un prétendant possible à la main de la princesse Victoria.

Mais qu'en pense lady Randolph Churchill, qu'on disait ne pas être indifférente aux attentions de W. W. Astor?

Un fils de la démocratique Amérique sur les marches du trône d'Angleterre, peut-être un jour, assis comme prince-consort aux côtés de la Reine de la Grande-Bretagne et d'Irlande, Impératrice des Indes, rien ne paraît plus "exciting" aux Américains, en même temps que rien ne leur semble plus naturel. Et puis, c'est une nouveauté. Jusqu'ici, les princesses, les duchesses américaines ont abondé: on va donc avoir un prince américain, le prince Astor, duc de Cliveden! Il devra, il est vrai, se faire naturaliser Anglais, si ce n'est déjà fait, car la Constiution américaine interdit les titres, mais il est d'origine américaine et restera Américain de cœur et d'intérêts, cela suffit.

On parle déjà du voyage de noces qui se ferait naturellement en Amérique. Le prince Astor ne manquera pas, croit on, de faire visiter à la jeune princesse une maison, située au Sault Sainte-Marie (Lac Ontario), d'une construction singulière, le premier étage en encorbellement surplombant le rez-de-chaussée, et tout en "logs" ou billes de bois posées les unes sur les autres, espèce de forteresse avec meurtrières qui ont dû donner plus d'une fois à réfléchir aux Indiens.

Celui qui la bâtit était un pauvre émigrant allemand qui vint à New-York en 1783. Il en fit un comptoir pour le commerce des fourrures avec les Indiens. En 1812, lors de la guerre entre les Etats-Unis et l'Angleterre, l'exportation dans ce dernier pays devenant impossible, il réalisa son petit avoir et trouva qu'il avait gagné deux millions de dollars. Alors, il acheta dans New-York des terrains vagues.

Son nom était John Jacob Astor.

Les terrains vagues sont aujourd'hui traversés par Broadway et la Cinquième Avenue. Telle est l'origine de la fortune de deux cent trente millions de dollars, dont une part de 180 millions est échue à William Waldorf, prince Astor.

Après les visites obligées au palais, "mansions", vilas et autres monuments qui portent aux nues le nom des Astor, la princesse demandera d'elle-même à faire une dernière visite, au cimetière de Trinity Church, dans Broadway, sur la tombe de la première femme de son mari. Il y a deux ans, le cercueil de la défunte fut couvert de 3,800 orchidées à un dollar pièce. Tant que le cercueil fut exposé, cette couverture fut renouvelée tous les jours et les fleurs détruites. Pendant un an, la tombe a été ornée de fleurs, et ces fleurs changées chaque jour pour la bagatelle de cent dollars, soit, 36,500 dollars pour les 365 jours de l'année.

Y aura-t-il encore des fleurs sur cette tombe?

Une statue de Washington à Paris.

On annonce la prochaine arrivée à Paris d'un sculpteur américain bien connu, M. Daniel French, qui vient de s'embarquer à New-York.

Le but de son voyage est de venir examiner l'emplacement sur lequel doit être élevé une statue en bronze de Washington qui lui a été commandée par l'Association de la statue de Washington pour être offerte à la ville de Paris.

Cette statue serait placée, dit-on, à l'intersection du boulevard Haussmann et de la rue Washington.

M. Daniel French sera de retour à New-York en novembre et il commencera sa statue qui doit être une œuvre exclusivement américaine.

Ajoutons que la "Washington Statue Association" n'est composée que de femmes.

Aux Pyrénées.

Si vous le voulez bien, Monsieur le Rédacteur, nous quitterons Paris, ce soir, par le train rapide de huit heures. Nous avons passé ces quelques jours à visiter la capitale de la France, et je suis certain que vous en emporterez un excellent souvenir.

Paris défie toute description. Ainsi que l'a dit Victor Hugo, l'histoire s'agenouille devant notre capitale. Nous avons vu Notre-Dame, ce majestueux et sublime édifice. En admirant ce colossal monument de pierres, instinctivement, nous nous demandions si à travers les trous des rosaces, l'horrible figure de Quasimodo, et la charmante silhouette d'Esmeralda n'allaient pas nous apparaître. Décrire la cathédrale de Paris, est une chose au-dessus de mes faibles moyens. Ceux qui voudront s'en faire une idée, n'auront qu'à lire Notre-Dame de Paris, où la Basilique est dépeinte d'une façon magistrale.

Nous avons vu le Panthéon, dédié aux grands hommes, par la patrie reconnaissante; le Louvre, œuvre géante de tant de siècles; St Germain l'Auxerrois, d'où partit le signal de la St Barthélemy; la colonne de la Bastille, surmontée de son génie de la Liberté. Le Génie ouvre ses grandes ailes d'or, et s'apprête à s'élancer dans l'espace, tenant d'une main un flambeau allumé, et de l'autre une chaîne brisée. Nous avons évoqué le souvenir de la sombre forteresse de l'absolutisme royal, qui disparut, balayée par le torrent populaire.

Nous avons été faire un pèlerinage à l'Hôtel des Invalides, si beau avec sa coupole dorée. Nous nous sommes arrêtés, en contemplation, devant le tombeau du grand empereur. Les statues des principales victoires entourent le sarcophage, vers lequel elles tendent des couronnes. C'est beau et impressionnant à la fois.

Souvent, abîmé dans mes réflexions, devant ce cercueil, je me suis demandé si Napoléon avait droit à la reconnaissance de la postérité, ainsi qu'il a droit à son admiration. Sans doute, il fut la plus haute expression du génie militaire, mais que de larmes, que d'existences fauchées dans leur fleur, que d'orphelins, que de veuves, pendant cette épopée impériale! Et tout cela, pour en arriver à l'invasion et au démembrement de la patrie!.... Chaque fois que j'ai gravi les marches de la colonne Vendôme, je n'ai pu surmonter ma douloureuse émotion. Il me semblait toujours que, dans cette tour de bronze, j'allais entendre les plaintes des mourants, les malédictions des blessés. Oh! oui, maudites soient les guerres!

Nous avons aussi beaucoup admiré le Val de Grâce. C'est aujourd'hui le plus important hôpital militaire de France. Il est le siège de l'Ecole militaire de Médecine et de Pharmacie. Les jeunes gens, qui se destinent à ces deux carrières, sont admis, par concours, à cette Ecole. Tout en suivant les cours des Facultés de Médecine et de Pharmacie, ils sont tenus à des cours spéciaux, au Val de Grâce, sous la direction des professeurs de médecine militaire. Ils reçoivent un traitement, et ont une tenue spéciale. Une fois docteurs ou pharmaciens, ils restent, en qualité de stagiaires, au Val de Grâce, pendant un an. Après ce temps, ils subissent des examens, qui leur confèrent le titre d'aide major. Les premiers numéros sont destinés pour les hôpitaux militaires, les autres sont envoyés dans les régiments. Ceux-là, ne sont pas les plus à plaindre.

Le Val de Grâce a été construit par Anne d'Autriche, mère de Louis XIV. Sa coupole rappelle, paraît il celle de St Pierre de Rome. Pendant la guerre Franco-Prussienne, les batteries allemandes tirèrent sur le Val de Grâce, et, c'est pour cela que deux des statues, qui entourent le dôme, sont plus blanches que les autres. Elles ont remplacé celles qui furent détruites par les obus prussiens. Pour visiter l'hôpital militaire, il faut une autorisation spéciale du gouvernement de la place.

C'est tout un monde que le Val de Grâce. Chaque genre de maladie a son établissement particulier. Ces batisses, disséminées sous de grands arbres, sont de toute beauté. Les soldats sont l'objet de soins de tous les instants de la part des bonnes religieuses. Il faut voir ces bonnes sœurs entourer, d'une sollicitude toute maternelle, ces jeunes gens éloignés de leurs foyers!

Je ne puis parler du Val de-Grâce sans envoyer, à vingt ans de distance, un salut ému au vénérable abbé de Bertrand de Beuvron, alors aumônier en chef de l'hôpital militaire. Ce brave homme avait un talent spécial pour faire prendre le chemin de l'église aux soldats, que la maladie ne retenait pas au lit. Il organisait, avec ces jeunes gens, des chœurs pour les offices religieux. S'il y manquait un peu de mesure, je vous assure qu'ils étaient du plus grand effet, car il y avait là des voix superbes. Il fallait le voir prêcher devant toute cette jeunesse! Oh! il ne faisait pas de grandes phrases! Il parlait avec son cœur, et on l'écoutait bien. C'était un bon prêtre, et chaque fois que, pendant mon service, j'avais occasion de le rencontrer dans les salles, il venait à moi, la main large, ouverte, et je me découvrais, avec respect, devant cette belle tête de vieillard.

Il portait, fièrement, sur sa soutane, la croix d'officier de la légion d'honneur.

.....

En voiture, messieurs, en voiture, s'il vous plaît! Allons, dépêchons-nous de nous installer dans ce compartiment de première classe. Dans douze heures de temps, le rapide aura franchi l'espace de Paris à Bordeaux. J'entends dire, en Amérique, que les chemins de fer français sont inférieurs aux chemins de fer américains. C'est une question d'appréciation.

Toujours est-il, que vous ne pouvez pas rêver de wagons mieux capitonnés, et de meilleurs coussins que ceux sur lesquels nous voilà assis. Dans tous les cas, soyez assuré que vous n'allez pas ressentir, un instant, ces horribles secousses qui détraquent les estomacs les mieux trempés. Le voyage de Paris à Bordeaux ne nous offrira rien de bien intéressant, puisque nous le ferons pendant la nuit. Quatre arrêts: Orléans, Tours, Poitiers, Angoulême, et à huit heures du matin vous voici à Bordeaux. Si vous voulez, en attendant le départ du train qui nous amènera dans le Béarn, nous visiterons rapidement la vieille cité Bordelaise.

Bordeaux est la quatrième ville de France par sa population. Son commerce est considérable, surtout avec l'Amérique du Sud. D'ailleurs, pour vous en convaincre, pendant que nous sommes sur ce fameux pont, vous n'avez qu'à embrasser du regard cette forêt de mâts, qui s'étend, à perte de vue, jusqu'à Bacalan. Le port de Bordeaux forme un croissant absolument identique à celui de la Nouvelle Orléans, mais, quelle différence de mouvement!

Parmi les monuments capables d'attirer l'attention du voyageur, nous citons, au hasard: la cathédrale St-André, la tour Pey Berland, surmontée de la statue de la Vierge, présentant l'Enfant Jésus à la ville de Bordeaux, l'Hôtel de ville, l'Ecole de Médecine et de Pharmacie, la Grosse Cloche, le Grand Théâtre.

Le théâtre de Bordeaux, œuvre de l'architecte Louis, est, peut être le plus beau théâtre de France, au point de vue des lignes architectorales. Tous les acteurs qui ont chanté à Bordeaux, vous diront qu'il est le premier, au point de vue de l'acoustique. Les Bordelais sont aussi fiers de leur théâtre, que les Marseillais de leur Cannebière. Rien ne saurait égaler la beauté des cours de l'Intendance, des allées de Tourny, de la place des Quinconces, avec ses phares gigantesques. Mais comme nous n'avons par le temps de nous attarder, nous allons nous rendre à l'hôtel, pour notre déjeuner, car, à deux heures, nous nous mettront en route pour le *beth ceii de l'aii*.

La cuisine de Bordeaux est renommée. Sa réputation s'élève à la hauteur de la réputation de ses vins. Buvez, sans crainte, de larges rasades de ce St-Emilion! S'il échauffe un peu les têtes, il ne gâte pas les estomacs. Là-bas, *horreseo referens!* il y a des docteurs qui défendent l'usage du vin. C'est probablement qu'ils ont mauvais caractère. Le vin augmente la chaleur; il aide la nutrition! il donne du ton à tous les organes. N'est-ce pas l'Ecriture qui a dit: "*Vinum lœtificat cœr hommis*"? Le vir, pris en quantité on peu forte, agit sur l'imagination, en faisant oublier les petites misères de la vie.

L'Ecole de Salerne a émis cette donnée homœopathique, un peu risquée, peut-être: "*Si nocturna tibi noceat potatio vini, hoc ter mane bibas, iterum et fuerit medicina*", ce qui veut dire: '*Si un coup de vin, le soir, t'a fait du mal, bois-en trois le matin et tu seras gueri.*"

* *

Mais nous n'avons que le temps de nous rendre à la gare St-Jean. Maintenant, pendant plus d'une heure, nous allons voyager à travers des forêts immenses de pins. La résine constitue le principal commerce du département des Landes. Le pin est à peu près le seul arbre qui puisse croître dans ces terrains sablonneux. Mais si le pays est d'un aspect triste, désolé, il est fortement recommandé aux malades de la poitrine, pour les émanations des pinières. En effet, dès que vous entrez dans les Landes, une forte odeur de résine vous saisit à la gorge. Il paraît que c'est très sain.

Mais l'horizon s'éclaircit. Plus de forêts. A votre droite, à votre gauche, des champs de blés mûrs, ondulant à la brise, comme des vagues d'or. C'est le Béarn! C'est mon pays! Je me fais violence pour arrêter la chanson, prête à s'échapper de mes lèvres. Pendant que le train file, avec sa vitesse vertigineuse, voyez, là-bas, cette série de collines, plus élevées les unes que les autres, véritables escaliers de Titans, qui ont pour dernière marche *aqueres montagnes qui ta haïles soun*, ces montagnes qui sont si hautes, et dont vous voyez le profil se dessiner, dans la limpidité de l'air. Voici Orthez, que nous visiterons un de ces jours. Regardez, sur ce pont, cette tour, au sommet de laquelle on distingue un fenêtre, appelée la *fenestre deus caperaus*, fenêtre des moines. C'est de là que, pendant les guerres de religion, on précipitait dans le Gave les malheureux moines, dont les corps venaient se briser sur les rochers très nombreux, à cet endroit. Voyez ces champs, admirablement cultivés, ces jolis villages, groupés autour du clocher, comme un troupeau autour de la houlette du pasteur. Regardez-moi un peu ces petites paysannes *qui goarden lou pastouris*? (Qui gardent le bétail.) N'est-ce pas qu'elles sont gentilles avec leur joli foulard, coquettement ajusté sur leur tête?

Voici une ville qui a joué un grand rôle dans l'histoire du Béarn. C'est Lescar, ancien siège des évêques. Pour le moment, nous nous contenterons de la saluer au passage puisque le train ne s'y arrête pas. Laissez-moi vous indiquer, là-bas, au pied de la colline une maison blanche, avec des volets verts. C'est là que sont renfermés les meilleurs souvenirs de ma vie. Nous y retournerons. Mais voici que le train se ralentit. Nous sommes rendus à Pau; tout le monde descend de voiture. Faisons comme tout le monde, et c'est maintenant que vont commencer nos excursions dans les Pyrénées.

YAN DE LESCA.

A suivre.

Mondanités.

Au lendemain des désastres qui se sont abattus sur nous, on serait tenté de ne s'occuper que de la ruine et de la désolation qu'ils ont causées.

Le découragement est aujourd'hui entré dans bien des familles; que d'espérances brisées! d'ambitions envolées!

Le bien-être dont ces familles étaient assurées leur fait défaut, et il ne faut pas se le dissimuler, ce ne sera pas l'œuvre d'un jour de reconstituer ce qu'une folie terreur a anéanti en quelques heures on peut dire. Nous sommes et serons longtemps encore sous le coup des maux qu'elle nous a causés.

Mais, sus aux idées tristes. Il faut réagir contre cet état d'âme dont il ne convient pas de parler ici, puisque nous devons nous occuper de la société qui s'amuse et qui a aussi ses exigences.

Tous les théâtres se repeuplent. La réouverture de leurs portes a été le signal de la gaiété. Les astres admirés l'année dernière reparaissent et le public leur fait fête chaque soir. Ce plaisir, qui est le seul moment est, ainsi qu'on doit le supposer, très recherché.

Il n'est question aujourd hui, que de la parade de bicycles qui aura lieu lundi soir: elle est l'objet de toutes les curiosités. L'activité incessante que déploie en sa faveur le consul général, M Hogdson, portera ses fruits, disent les initiés, et cette procession laissera une impression bien vive à la foule pour qui le spectacle ne sera pas seulement original, mais aura aussi tout l'attrait de la nouveauté.

M. et Mme Raymond Dreuil sont de retour de Mandeville, où ils séjournaient durant l'été.

Mme M. E. M. Davis et sa fille, Mlle Pearl, vont passer quelque temps chez Mme E. M. Hudson, à Beaver Meadow, Ala.

Mlle Marguerite De Buys est arrivée de la paroisse St Jacques, où elle a fait un séjour des plus agréables chez sa tante, Mme (Dr.) Forstall Choppin.

M. et Mme Henri Pitot sont de retour de la Baie St-Louis, Miss.

Le Dr et Mme Souchon et leur fille Mlle Sélika Souchon qui sont actuellement en Europe, n'en reviendront pas avant la mi-octobre.

Mlle Jennie Britton est à Yellow Sulphur Springs, Vie., où elle passera environ un mois.

Sont arrivés de la Passe Christian, où ils ont passé la saison, M. et Mme Auguste Tête et leur famille.

M. et Mme Honoré Deesommes sont revenus de Mandeville, dimanche.

Le mariage de Mlle Blanche Pothier et de M. A. Owen sera célébré mercredi prochain, en l'église St-Augustin.

Les membres du "Mid-Summer Euchre Club" ont été reçus mercredi dernier par Mlle Dromel, 1518 avenue de l'Esplanade.

Mlle Marine Lange a passé plusieurs jours chez Mme Horatio Lange, à la Baie St-Louis.

Le Dr Warren Bickham est de retour de Boston, Mass.

Le juge et Mme Henry C. Miller sont en Virginie.

Mlle Harriet McCall est partie pour Calaski, Vie., où elle a rejoint les demoiselles Bolland.

Le Dr Olivier est arrivé la semaine dernière de New York.

M. le Professeur Alcée Fortier est parti pour la campagne, il y a deux ou trois jours, et se propose d'y passer deux semaines. Il partagera son temps entre St-Martinville et les environs où sont domiciliées deux de ses sœurs.

M. Fortier ne s'abandonnera pas entièrement aux délices du *far niente*, car il a dans sa valise un volumineux carnet où il notera ses impressions et tout ce qui lui paraîtra être un intéressant sujet d'études: *utile dulci*.

Mlles Clarice et Lucie Claiborne sont attendues de la Virginie, où elles ont passé l'été.

Sont arrivés récemment de la Baie St-Louis, après y avoir passé la saison: M. et Mme Emile Hernandez.

M. et Mme Sidney Ranlett qui étaient en villégiature à la Passe Christian, Miss, en sont revenus la semaine dernière.

Lundi dernier Mlle Céline Chalaron est arrivée de la Baie St-Louis où elle avait passé une quinzaine de jours.

Le Dr Paul Reiss est de retour de Biloxi, Miss

M. L. de Bautte et Mlle Odette Rousselle sont de retour de la tournée qu'ils ont faite en Europe.

M et Mme W. C. C. Claiborne arrivent de Mississippi City, où ils ont passé l'époque des chaleurs.

M. et Mme Wm H. Rolling qui reviennent de Wankesha ont fait une halte à la Baie St Louis, où les attendait Mme Schuler, la mère de Mme Rolling.

Au nombre des dernières arrivées de Covington, Lne., nous nommerons Mme Bernos et sa fille, Mlle A. Bernos.

M. Joseph M. Fornaris, revenu d'Europe récemment, a rapporté une mine superbe de ce voyage d'outre-mer. Son séjour à Paris a duré plusieurs semaines.

M. et Mme Henry Mordecai sont arrivés de Mississippi City, ces jours passés avec leurs familles.

M. Sidney Trémoulet est parti lundi pour St-Mary's College, où il va reprendre ses études.

Mlle Guy Tureaud, qui a passé l'été au Canada, doit se rendre très prochainement à Wytheville, Vie.

Le retour de Mlle Louise Claiborne de Greenbrier White Sulphur Springs où elle a été proclamée une des "belles de la saison," s'effectuera très prochainement.

Mlle Alice Isnardon est arrivée la semaine dernière de la Baie St-Louis.

M. R. S. Musgrove va fixer sa résidence à Greenville, Miss., pour une période interminée.

Le retour de Mme A. Lionnet et de sa famille, de la Passe Chistian à la Nouvelle-Orléans, a eu lieu la semaine dernière.

M. et Mme Fernand May sont arrivés de Biloxi, Miss.

Sont attendues très prochainement de New York: Mme M. Samuel et sa fille, Mlle Margot Samuel.

Le Judge W. Rodgers est allé rejoindre sa famille à saindis, Caroline du Sud.

Mme. George Gelpi est de retour de Ashville, Caroline du Nord.

Mercredi, Mlle Sadie Courtenay est arrivée du nord où elle voyageait.

Mlle Marie Renshaw est de retour de Mandeville, où elle a passé une partie de l'été.

Mme Alfred Lovell Hall, venant de Sewanee, Tenn., est rentrée à la Nile-Orléans.

M. Henry Charnock est arrivé de New York.

Mercredi, M. P. P. Labouisse est revenu de Biloxi, Miss

Mlle Odessa Mercier, dont le séjour à la Baie St Louis, a été des plus agréables, est arrivée la semaine dernière.

Mme Tusson partira au mois d'octobre pour Dallas, Tex., où elle va passer quelque temps chez sa fille, Mme Henri Burgard.

Mlle Marie Augustin, qui a séjourné dans la Caroline du Nord, pendant l'été, est arrivée à la Nile-Orléans, la semaine dernière.

M. et Mme George Grima sont arrivés de la Passe Christian, mardi.

Lundi, M. Edmond Barthe est parti pour le nord, où il va terminer ses études.

Mlle Berthe Pitot est revenue de la campagne où son séjour a duré quelques semaines.

Samedi, M. et Mme Robert J. Perkins, venant de la Passe Christian, sont arrivés à la Nouvelle-Orléans.

Mlle Bessie Pleasant est de retour de Summit, Miss.

Arrivée récemment du Nord où elle a beaucoup voyagé, Mlle Mary Pitcher est allée rejoindre ses parents à Lewisburg, Lne.

Mlle Solidelle Deynoodt, est de retour de la paroisse St Jacques où elle a fait un séjour charmant chez sa sœur Mme. R. LaBranche.

On compte au nombre des débutantes de la saison prochaine, Mlle Louise Séguin.

M. Sterling Nott, qui avait passé ses vacances à la Nouvelle-Orléans, est parti lundi, pour reprendre ses études au collège Ste-Marie.

Mlle Willy Johnson est en visite chez des amies, à New York.

Le juge H. C. Dufour est arrivé de New York, samedi.

Les fiançailles de M. Clarence Low et de Mlle Grace Parsons, de Detroit, Mich., sont annoncées.

M. Anatole Bertin a passé les huit derniers jours dans une douce oisiveté, accordant aux uns et aux autres de ses amis quelques jours de sa très agréable société. Deux jours à Mandeville, un jour ça d'ux ailleurs, et ailleurs encore, enfin la huitaine s'est écoulée, et son amabilité s'est distribuée à doses homéopathiques. *Deus haze otia fecit.*

Mme A. Beugnot et son fils, Louis, arrivent de Asheville, Caroline du Nord, où ils ont passé l'été.

Le Prof. Henri Wehrmann est de retour de New York.

Mme George Soulé est actuellement à McComb City, Miss.

M. et Mme John Bobb sont partis lundi, pour New York.

A son retour d'Europe, M. Estcliffe Irby s'est arrêté à New York où il est l'hôte de quelques amis.

Mercredi, Mlle Josie Cottreaux est revenue de la Passe Christian, où elle a fait un court séjour chez Mme Sidney Ranlett.

Mlle Charlotte Payne est de retour de Asheville, Caroline du Nord.

Samedi, Mlle E. Trist est partie pour New York.

Mme J. L. Harris est de retour de sa délicieuse tournée au Nord et dans l'Est.

Mlle Zelia Logan est arrivé de la Passe Christian, Miss., mercredi.

La semaine dernière, M. Wm. Hero a quitté notre ville pour se rendre à New York.

Le Maire et Mme Flower arrivés récemment de New York, sont actuellement à Covington, Lne.

M. et Mme A. J. Laplace sont les hôtes de Mme B. Laplace.

Le juge et Mme Horace Dufour sont arrivés avec leur petite famille de Biloxi, Miss., où ils étaient en villégiature.

M. Frank Howard est de retour de Biloxi, Miss.

Mardi, Mlle Elmire Villeré qui avait passé l'été à Asheville, N. C., a regagné son "home" à la Nouvelle-Orléans.

Mme Joseph De Grange et sa famille sont arrivées vendredi, de la Baie St-Louis, Miss.

Mme James B. Kocke et Mme Erskine Koch sont attendues de la Caroline du Nord, où elles ont séjourné cet été.

M. Jos. T. Buddecke a passé plusieurs jours à la Nouvelle-Orléans, la semaine dernière.

Les demoiselles Meunier sont arrivées mercredi, de la Baie St-Louis.

Mlles Clarice et Frances Céna sont arrivées de Baltimore, Md., où elles étaient allées voir leur sœur, Mlle Heloïse Cenas.

Les demoiselles Duralde sont revenues la semaine dernière de Port Allen, Lne.

C'est à Norwich, Conn., que Mme Hugh Reyne a passé l'été.

Mme. John Glynn, est de retour de Beauvoir, Miss, où elle a fait un séjour.

Le mariage de Mr. William E. Duprée avec Mlle Marie Condon aura lieu le mercredi, 7 octobre, à l'église de Notre Dame de Bon Secours.

Le Juge et Mme Henry Miller sont arrivés de Greenbrier, White Sulphur Springs, jeudi.

Mercredi, Mme Thomas Sefton est arrivée de la Virginie.

Mlle Cécile Vergues est de retour de Mandeville, Lne.

M. et Mme Wm P. Richardson sont actuellement à Paris, où Mme Richardson a l'intention de séjourner pendant environ deux ans.

Le juge et Mme T. J. Semmes seront bientôt de retour d'Europe.

Mlle Lucia Miltenberger revient de la Baie St-Louis où elle a été, dit-on, une des jeunes filles les plus recherchées et admirées cet été.

M. et Mme John W. Wogan sont arrivées de White Cliff, Tenn., avec leur intéressante petite famille.

Voir la suite des Mondanités à la 7me page.

désormais privés de leur mère, ne lâcheraient point le pays, et que nous comptions bien forcer dans le cours de notre déplacement.

Haruec, un coup de cidre dans la tête, histoire de fêter la morte, criaillait tout le long de la route une ronde suraiguë, s'arrêtant pour jurer comme un païen après son bidet, qui à droite, à gauche, se livrait à des bonds désordonnés, son chargement étalé dans la charrette cliquetante, sur une couche de feuillage, inspirant à l'hirsute petit cheval une insurmontable horreur.

Et nos trompes sonnaient la Retraite prise, l'hallali, les honneurs, toute l'ordonnance, et nous ne sentions pas la fatigue, bien que rendus après ce courre si sévère, tandis que nos chevaux, n'en voulant plus, butaient et chopaient à chaque pas.

Avant le bourg, longeant le cimetière, une ombre en loques s'était approchée de la charrette, et les chiens blessés, pêle-mêle couchés autour de la bête, avaient relevé la tête et s'étaient mis à sourdement grogner.

Harnec repoussait un mendigo, un chercheur de pain qui faisait: "Hou! hou!" à la louve, lui montrant le poing.

—Va-t-en, toi, Jean-Louis,—disait-il,—écartant l'idiot du manche de son fouet, sans le brutaliser aucunement d'ailleurs, Jean-Louis lui inspirant une sorte de gêne, de malaise, ce qui le faisait grogner entre ses dents:

—Laisse-la, puisqu'elle est crevée, que je te dis! Tu la connais bien, pour sûr que t'as couru des nuits avec celle-là et avec d'autres!....

Et, s'adressant à moi, il ajouta:

—Pis qu'y mène les loups, la nuit, pour le certain!....

Arrivés au bourg, triomphale entrée, au milieu de tous les chapeaux, de toutes les coiffes, venus là, au devant de nous, pour nous acclamer, nous faire fête.

Oh! ces chasses de Penroz-en-Gouzin! quelles bonnes parties! quelles journées marquées d'une pierre blanche!

Nous nous réunissions, une demi-douzaine, aimant, adorant la chasse, et deux fois l'an, mettant en couple nos modestes meutes, en tout une trentaine de chiens du même pied; nous chassions le chevreuil, le sanglier, le renard, le loup!.... Il en restait encore.... mais depuis!....

Et au *Coq blanc*, l'auberge de la mère Sulreau, nous trouvions bon gite, des draps bis, fleurant le thym et la lavande. Et quelles omelettes! Quels civets! et les brochets! Et les truites! Le tout accommodé par la mère Sulreau elle-même, qui gardait le secret de ses surprenantes recettes et des grandes traditions. Et toutes ces joies, ce bien-être, ce confort, payé par des additions dérisoires, d'une incroyable modestie! Hélas! la mère Sulreau n'est plus. L'auberge du *Coq blanc* a été démolie, pour faire place à un hôtel quelconque.... Allez vous y frotter maintenant.

Nulle prétention, nulle pose. Pas de "bouton", pas d'habits rouges; la cape, une veste de velours, de grosses bottes, et voilà!.... Et c'est des appétits d'enfer que nous rapportions de nos dures menées, débutant à l'aube, et se terminant toujours par de nocturnes retraites.

—Je ne sais pas si ça va reluire ce soir! fit la mère Sulreau, après avoir tourné et retourné la louve, que l'on avait étalée sur la table de la cuisine.

Et dame, les bouchons sautèrent! Pas de cidre, non. Rien que celui de Penroz, du nectar! Du champagne, du pommery, dont nous avions la précaution de nous munir, pour arroser les heureuses prises, et dont on faisait aussi goûter de force à la mère Sulreau, deux doigts lui mettant sa coiffe tout de travers.

Donc, les bouchons claquaient ferme, et, chacun la sienne, plusieurs bientôt même à la fois. La mère Sulreau avait raison, ça reluisait!

Je ne sais comment, voilà que l'on se prit à parler esprits, revenants, kobolds, empures, stryges, lémures, toute la lyre. Et nous nous trouvions dans la patrie même des Korzigans.

Au fluidisme, à l'envoûtement, les uns croyaient; d'autres, avec une moue, hochaient la tête, ne disaient ni oui, ni non, à la normande.

Quand le petit du Bruel—un râblé, court, qui n'avait pas froid aux yeux, je vous le jure; je l'avais vu se démener un jour entre les pattes d'un solide ragot qui l'avait culbuté, et bien que décousu au bras, il vous l'avait servi, son couteau saignant la bête, et jusqu'à la garde encore—oui, voilà-t-il pas que Jacques du Bruel nous dit, haussant les épaules:

—Tout ça, c'est des contes à bonnes femmes! je ne coupe point dans ces histoires-là. Aux démons, aux revenants, je ne crois point, et du diable, je m'en fiche comme d'une figue sèche. Tout ça, un tas de blagues pour faire peur aux enfants.

Dans un coin, la mère Sulreau écoutait, dessinait de nerveux petits signes de croix.

—Enfin—lui répliqua après une longue discussion Pierre Barzie, un grand maigre du côté de Rennes—tu ne vas pas nous conter que tu t'en irais tout tranquillement, la nuit, te promener dans un cimetière?

—Ah! bien! par exemple! Et qui donc m'en empêcherait?

—Tu irais?

—Bien sûr que j'irais.... Et il ne faudrait pas m'en prier encore!

—Tu dis ça comme ça.... mais au pied du mur, tu y regarderais à deux fois.... Et puis, ça ne serait pas drôle.

D'une lampée, Jacques avala un grand verre plein, sans mousse, et très tranquillement:

—Tenez! nous sommes huit.... je vous parie un déjeuner, mais un déjeuner sincère. Des huîtres, une dinde truffée, un pâté de foie gras et vingt-cinq bouteilles de pommery, la veille de notre départ.

—Tu paries quoi?

—Que cette nuit même, tout à l'heure, je vais aller au cimetière de Penroz, et, comme preuve, je vous rapporterai un crâne que je prendrai dans l'ossuaire, voilà tout.

On s'était tu. Pierre Barzie s'écria enfin:

—Voilà un pari!... sûr, voilà un vrai pari!.... Si tu fais ça, tu sera un rude lapin.... et pourtant... j'aimerais mieux... je ne sais pas, moi!.....

—Enfin, tiens-tu?

—Tenu!

Et deux fois ils topèrent.

Et voilà Jacques parti. Comment cela se fit-il, mais toute notre gaieté tomba dès cet instant; les langues se nouèrent. On insista bien sur le champagne, ah bien oui! Rien n'y fit. Un froid noir. Deux ou trois d'entre nous fâchés du trouble apporté à notre joie, si jeune, si franche, tout à l'heure encore, ronchonnèrent même:

—C'est bête comme tout, cette histoire de tête de mort.

Montre en main, il y en avait bien pour dix minutes à se rendre de l'auberge du *Coq blanc* au champ de repos de Penroz. Terriblement elles nous parurent longues. Et plus interminables encore, plus lourdes, les trois ou quatre autres qui suivirent. On regardait l'horloge, on comptait.

L'oreille ouverte, le cou tendu, soudain nous perçûmes une course, non, un effréné galop, le bruit d'un corps lancé en un enragé élan!

D'une poussée violente, la porte s'ouvrit et Jacques nous apparut blême, hagard, effrayant, effroyable!.... S'affalant sur une chaise, il nous laissait voir un visage convulsé par une torturante ter